

MUR 1771
123

Cent trente-et-unième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'été 1985

Mes chers confrères,

Sans négliger d'autres benoîtes créatures, j'ai toujours eu de la tendresse pour Thalie et Melpomène quand elles descendaient de l'Hélicon pour patronner nos ébats scéniques.

Aussi l'arrivée de M. Jean-Claude Drouot, comme nouveau directeur à la tête de notre Théâtre National, ne m'a pas laissé indifférent et j'ai cru seyant de lui adresser mes vœux. Pour ne rien vous rien celer, je le fis en ces termes :

« Cher Monsieur,

Je tiens à vous saluer comme le nouveau directeur de notre Théâtre National et j'y joins mes vœux de pleine réussite.

Votre tâche ne sera pas aisée. Votre prédécesseur s'est vu contraint, le pauvre, à faire de l'établissement un théâtre quasi anglo-saxon, au point que Sa Gracieuse Majesté la Reine d'Angleterre l'a récompensé de cette attention.

Il vous sera difficile de faire aussi bien dans ce domaine. Il faudra chercher ailleurs.

Je ne vous parle pas des auteurs belges. Ils n'existent pas, comme M. Huisman, navré l'a répété depuis toujours. De loin en loin, il a bien sorti un Belge de l'oubli, comme pour prouver la justesse de ses vœux, tout comme il a parfois confié une traduction à un de nos ouvriers des lettres, ce travail n'engageant en rien la dramaturgie.

Par bonheur, il vous reste, cher Monsieur, le riche répertoire

français, nourri non seulement d'éminents auteurs nationaux, mais aussi de l'apport des étrangers qui honorent la belle langue française. Et peut-être finirez-vous par découvrir dans le lot l'un ou l'autre de nos citoyens ayant réussi à écrire une pièce acceptable.

C'est la grâce que je vous souhaite et je l'étends aussi à cet hypothétique bénéficiaire.

Sur ce, je vous réitère, cher Monsieur, mes vœux de bon succès et vous assure de mes sentiments les plus cordiaux ».

Comme mon propos touchant les confrères dramaturges peut surprendre, je tiens à m'expliquer. En effet, je fus longtemps à dénoncer la mauvaise foi, pour moi éclatante, de M. Jacques Huisman. Si je suis rentré dans ma coquille, c'est à cause de notre A.E.B.

Mis sur la sellette par un parlementaire curieux, le ministre compétent ayant couvert de son autorité les justifications fantaisistes de M. Jacques Huisman, j'écrivis aussitôt au conseil d'administration de notre A.E.B. pour qu'il protestât contre ces bourdes directoriales et ministérielles. Sur ce, je reçus une prompte réponse signée du président. Je vous la communique dans sa concision spartiate : « Le conseil d'administration de l'A.E.B. a bien reçu votre lettre datée du 10 décembre. Il me prie de vous signaler qu'il en a pris connaissance ».

Je fus longtemps à ne pas comprendre le sens profond de ce message. Puis, lentement, la lumière se fit dans mon esprit et, une fois de plus, j'ai admiré la sagesse de notre conseil d'administration. La première phrase, de pure politesse, prouve que ma lettre a été lue avant d'être mise au panier ; la seconde est une manière tout aussi affable de m'envoyer contempler les pâquerettes. Derrière ce décor apparaît la politique réfléchie de la maison. Avant tout, le conseil répugne à des revendications qui indisposeraient les autorités. Pourquoi ajouter au mécontentement général ? Pourquoi ne pas apprécier les efforts héroïques du Pouvoir afin d'organiser de son mieux le désordre inhérent à notre pauvre monde ? Parce que Leibnitz estimait que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, Voltaire s'est moqué de ce brave philosophe. Pourtant, le propos mérite réflexion. Le monde n'est-il pas tel que les humains l'ont fait ? Depuis des siècles, ils s'ingénient à le rendre meilleur à l'aide de théories, de systèmes, voire de révolutions. Son image est donc le résultat de leurs efforts. S'ils ne sont pas brillants à nos yeux, c'est que nos rêves dépassent nos moyens. Au XV^e siècle, Jacques Cœur se permit d'affirmer dans sa devise « A vaillans cuers riens impossible » mais la vie lui infligea un démenti sévère.

Tout cela confirme la sagesse de l'A.E.B. Contre tous les remous, elle maintient le calme au Bois sacré. Féal obscur de ce lieu enchanté, j'ignore le nom de toutes les espèces qu'il abrite mais il nourrit cer-



tainement un mouton du genre mérinos qui a tout loisir d'y pisser à son aise, détail que je me permets de vous signaler sans vergogne, couvert par l'autorité du grand Larousse et du petit Robert. Où irions-nous si l'A.E.B. devait se pencher sur tout les problèmes qui hantent l'esprit souvent inquiet de tels de ses membres ? Mieux vaut se complaire à des pensées suaves que de nourrir la bile des insatisfaits. C'est imbu de ces idées que j'ai cru pouvoir parler de nos auteurs dramatiques.

Au reste, ont-ils à se plaindre ? J'entends, non les nôtres, jugés inexistants, mais les champions reconnus de la spécialité ? Ils brillent dans l'histoire de toutes les grandes littératures et ce depuis l'Antiquité. Ils éclipsent maintes fois les champions des autres genres littéraires. Certes, ils aspirent à être joués, bravant même le four toujours possible. Ils rêvent d'interprètes qui sont des monstres sacrés, mais se contentent, s'il le faut, de minables cabots. Etre joué ! Goethe, qui ne vit jamais ce « Faust », sommet de sa gloire, en rêvait encore à quatre-vingts ans « car une pièce sur le papier n'est rien du tout, l'écrivain doit connaître les moyens par lesquels il doit agir et écrire des rôles d'après le physique des gens qui le joueront ».

A ce propos, je pense, rêveur, au mot de Charles Baret, impresario fort connu au début de ce siècle : « L'auteur écrit une pièce, les acteurs en jouent une autre — et le public en comprend une troisième ».

Que dirait-il aujourd'hui ? Jadis, le metteur en scène était un personnage discret, à peu près inconnu. Depuis la fin du XIX^e siècle, il déborde d'idées qui, mises en pratique, ont bouleversé la scénographie. Des hommes, tels Antoine, Stanislavsky, Max Reinhardt, Copeau et maint autres, ont à leur actif des réalisations remarquables, nettement supérieures aux traditionnelles plantations des décors à l'italienne, et guidés de surcroît par le souci de mieux servir les textes. Nous n'en sommes pas restés là. Dans tout les secteurs, la nouvelle avant-garde a changé la conception de l'art. L'œuvre n'est plus que le résidu de l'esprit créateur, l'aboutissement de tout ce qui bout dans la cervelle de cet individu privilégié. C'est lui qui, seul, compte. De ce fait, au théâtre, la pièce n'est plus qu'un accessoire au service du metteur en scène, seul maître à bord. Ainsi, nous avons pu voir des motocyclettes suspendues dans les cintres, des personnages immobiles faisant leur entrée sur une plaque tournante, ou surgissant du sol à défaut d'une porte. Nous avons vu aussi Wotan en jaquette, une lance à la main (à mon avis une queue de billard eût été plus adéquate). Ou mieux encore, un jeune gars, assisté d'une poignée de figurants falots qui, cinq heures durant, débite des inepties et des balivernes à des publics internationaux, ravis de n'avoir rien à comprendre, grâce à la suppression de l'auteur.

James Ensor terminait volontiers quelque article vengeur par



cette phrase flamboyante : « les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère ». Ajoutons-y les signes prémonitoires de cette ère nouvelle qui marquera le triomphe de l'homo cretinus.

ROGER AVERMAETE

BLOC-NOTES

Lors de la récente visite papale, les Flamands sont parvenus à donner une couleur raciste au déjeuner offert à Sa Sainteté au palais archépiscopal de Malines.

En effet, les anguilles et les crevettes venaient de la côte, les asperges et les chicorées du Brabant-nord, et le veau de la Campine. Faute de pouvoir verser un Château-Walzin, un pinot de la Vesdre ou des côtes du Ninglinspo, le cardinal-amphitryon, pour sauver la francité, a dû se rabattre sur un Pouilly-Fuissé, un Pommard et un Sauternes.



Vertu de l'unilinguisme sans tache, un Francophone peut s'appeler De Lulle, ce qui gênerait sans doute un Flamand. Je pense à ce M. De Lulle qui dirige ou, pour mieux dire, que se trouve être le chef de cet établissement que les Parisiens — du moins ceux qui se doutent de son existence — s'obstinent à qualifier de Maison belge. J'y pense parce que cette forte tête a décidé qu'il n'y a pas d'art belge. Ce n'est point pauvreté mais opulence. Dans notre petit pays, trois arts fleurissent côte à côte, le wallon, le bruxellois, et le flamand. Quelle richesse ! Et dire que M. Geirlandt, le directeur des expositions du Palais des beaux-arts de Bruxelles, ose se plaindre !

R.A.